

Le " Cri du peuple ", le 30 mars 1871

La Fête (1)

La Commune est proclamée.

Elle est sortie de l'urne électorale, triomphante, souveraine et armée.

Les élus du peuple sont entrés dans le vieil Hôtel de Ville qui a entendu le tambour de Santerre et la fusillade du 22 janvier, sur cette place où le sang des victimes de l'honneur national et de la dignité parisienne vient d'être essuyé par la poussière soulevée en ce jour de fête sous les pas des bataillons victorieux.

On n'entendra plus le roulement du tambour de Santerre ; les fusils ne brilleront plus aux fenêtres de l'Hôtel communal et le sang ne tachera plus la place de grève si nous le voulons.

Et nous le voudrions, n'est-ce pas citoyens ?

La Commune a été proclamée.

L'artillerie sur les quais tonnait ses salves au soleil qui dorait leur fumée grise sur la place. Derrière les barricades, où se tenait debout une foule : hommes saluant du chapeau, femmes saluant du mouchoir, le défilé triomphal, les canons abaissant leurs gueules de bronze, humbles et paisibles, craignant de menacer la foule joyeuse.

Devant la façade sombre, dont le cadran a sonné tant d'heures qui sont maintenant des siècles, et vu tant d'événements qui sont aujourd'hui l'histoire, sous ces fenêtres peuplées d'assistants respectueux, la Garde nationale défilait lui jetant les vivats de son enthousiasme tranquille et fier.

Au-dessus de l'estrade se tenaient les élus du peuple - braves gens à la tête énergique et sérieuse ; le buste de la République, qui se détachait blanche sur la tenture rouge, regardait impassible, reluire cette moisson de baïonnettes étincelantes, au milieu de laquelle frissonnaient les drapeaux et les guidons aux couleurs éclatantes, tandis que montaient dans l'air le bourdonnement de la cité, les bruits du cuivre et de la peau d'âne, les salves et les acclamations.

La Commune est proclamée dans une journée de fête révolutionnaire et patriotique, pacifique et joyeuse, d'ivresse et de solennité, de grandeur et d'allégresse, digne de celles qui ont vu les hommes de 93 et qui console de vingt ans d'empire, de six mois de défaites et de trahisons.

Le peuple de Paris, debout en armes, a acclamé la Commune, qui lui a épargné la honte de la capitulation, l'outrage de la victoire prussienne et qui le rendra libre comme elle l'eût rendu vainqueur.

Que n'a-t-elle été proclamée le 31 octobre ! N'importe ! Morts de Buzenval, victimes du 22 janvier, vous êtes vengés maintenant !

La Commune est proclamée. Les bataillons qui, spontanément, débordant des rues, des quais, des boulevards, sonnait dans l'air les fanfares des clairons, faisant gronder l'écho et battre les coeurs avec les roulements du tambour, sont venus acclamer et saluer la Commune, lui donner cette promulgation souveraine de la grande revue civique qui défie Versailles, remontent l'arme sur l'épaule vers les faubourgs, remplissant de rumeurs la grande ville, la grande ruche.

La Commune est proclamée.

C'est aujourd'hui la fête nuptiale de l'idée et de la révolution.

Demain citoyen-soldat pour féconder la Commune acclamée et épousée la veille, il faudra reprendre, toujours fier, maintenant libre, sa place à l'atelier ou au comptoir.

Après la poésie du triomphe, la prose du travail.

" Le Cri du peuple ".

Le contenu politique de la commune de Paris

De tous les groupements d'individus, la Commune est le plus naturel en ce sens qu'il est le reflet de ce double mouvement de l'homme qui le pousse à la fois à s'associer et à se soustraire.

Se grouper pour rendre moins pénibles les efforts que la survie exige, se soustraire pour défendre son individualité contre le nombre. Et au cours de l'histoire la Commune a été ressentie par la révolte comme un cadre pour ses aspirations qui restait à l'échelle humaine et qui permettait à l'homme de mesurer sur sa nature particulière les contraintes qu'il consentait au collectif.

Et cet élan, qui va pousser les parisiens à proclamer avec les signataires de l'affiche rouge

" Place au peuple, place à la Commune ", n'est rien d'autre que le prolongement des multiples révoltes des hommes pauvres et opprimés qui jalonnèrent leur route douloureuse de souffrances et d'abnégation et qui mirent en place successivement des associations qui se concrétisèrent dans les communes du Moyen Age, comme dans la commune de 93 avant d'aboutir à l'insurrection parisienne du 18 mars. Et chaque fois, à chaque expérience nouvelle, tenant compte des leçons du passé ils ajouteront au contenu de la Commune un élément d'enrichissement de façon à en faire le cadre définitif de la libération de l'homme. De l'abolition du servage à l'abolition du capital en passant par l'abolition du despotisme, les communes ont inscrit en lettres d'or au frontispice de leur Hôtel-de-Ville les chartes successivement arrachées par la plèbe, au pouvoir. C'est sur la grande place de Grève, attiré par les cloches du beffroi, que l'homme prit enfin conscience de sa puissance.

Et lorsqu'on veut analyser le contenu politique de la Commune c'est à partir de ces luttes multiples et diverses qu'il faut réfléchir en prenant bien garde d'ailleurs de ne pas prêter aux hommes de ces temps lointains notre mentalité et en se gardant d'exiger d'eux les réflexes qui sont les nôtres, nés de leur expérience.

Non le concitoyen d'Etienne Marcel n'avait pas les mêmes réflexes que le militant ouvrier révolutionnaire de notre temps ; mais les réflexes de celui-ci n'ont été rendus possibles que par les luttes, les tâtonnements, les expériences successives de la révolte à travers les siècles, et telle position qui peut paraître condamnable de nos jours est parfaitement justifiée lorsqu'on la rétablit dans son temps, dans son milieu, lorsqu'on la mesure à la connaissance de l'époque. Cela est vrai non seulement pour l'homme des communes du Moyen Age, pour l'homme de la commune de 93 mais également pour cet homme de la Commune de Paris, dont nous voulons analyser les réflexes politiques.

Les hommes de la Commune

On a dit, et c'est vrai, que les hommes qui ont fait la Commune venaient d'horizons bien différents. Cependant, et en dehors même de leur différence de formation idéologique, ils ont deux points communs. Ils se réclament à la fois des luttes contre l'oppression qui jalonnent l'histoire et qui passent par le compagnonnage, la corporation, la commune, à des titres divers d'ailleurs. Et ils sont, ou tout au moins ils se veulent les fils de la grande Révolution française,

même s'ils ne retiennent de celle-ci que les fragments qui correspondent à leur idéologie du moment. On peut les classer en trois grandes familles auxquelles peuvent s'ajouter deux autres groupes un peu en marge mais qui joueront un rôle certain dans le déroulement des événements.

Ces trois grandes familles se réclament du blanquisme, du proudhonisme, du jacobinisme,

auxquelles on peut adjoindre un groupe d'aventuriers de caractère international qui jouera surtout

un rôle militaire, et un certain nombre de personnages, sans idéologie bien définie, qui seront portés d'abord au comité central de la Garde Nationale, puis à la Commune, par les circonstances et sans qu'on voit bien ce qui les prédestinait à ce rôle.

Il serait d'ailleurs erroné de penser, même parmi ceux qui joueront un rôle de premier plan, que ces hommes furent engagés dans une idéologie définie avec une rectitude que nous pouvons aujourd'hui

imaginer. Les frontières seront souvent très imprécises et ce sera leur attitude après la Commune, pour ceux qui en réchapperont, qui pourra déterminer les choix idéologiques intimes qui furent les leurs.

Mais déjà on peut affirmer, et contrairement à ce qu'ont prétendu de nos jours des hommes engagés dans les luttes politiques, que ni Bakounine ni Marx ne joueront un rôle capital dans l'insurrection, ni dans l'essai d'organisation de la vie collective et sociale pendant la Commune. Bien sûr Bakounine interviendra à Lyon, mais c'est l'esprit de Proudhon qui prédomine parmi les artisans et les ouvriers qui inspirèrent les mesures sociales, et l'influence de Bakounine sur certains membres de l'Internationale se confondra avec l'apport considérable du mutuellisme et du fédéralisme proudhoniens.

L'influence de Marx sera quasiment inexistante, et parmi les membres de la commune, seul Frankel connaît bien le personnage et entretient des relations suivies avec lui. Marx a en horreur le prolétariat français et la section française de l'Internationale. Les conseils qu'il donne dans sa correspondance à certains blanquistes qui appartiennent à l'Internationale sont justement des conseils de ralliements à la " République des Jules " du 4 septembre.

Et là encore, c'est après l'effondrement de la Commune que certains blanquistes et un nombre plus restreint d'internationaux rejoindront Marx, surtout du bout des lèvres pour les premiers.

### Les Jacobins

En marge des grands courants du socialisme utopique qui se développera après la chute de l'Empire, une opposition jacobine va se constituer. Elle jouera un rôle important au cours des insurrections qui en 1830 et 1848 secoueront la société. Cette opposition sera dans un premier temps, en 1830 comme en 1848, la bénéficiaire des insurrections venues du peuple et qui se traduiront par sa rentrée dans les Assemblées délibérantes où elle constituera l'extrême gauche et où elle s'opposera à une autre opposition au système d'Etat, opposition celle-là qui, parfois, gouvernera en particulier sous Louis-Philippe et pendant la deuxième République.

Les noms les plus connus de ces hommes sont aujourd'hui familiers au citoyen, même si celui-ci ignore qu'elle en est la raison, car ils ornent les grandes avenues de nos cités, si l'on veut bien en excepter ce qui vont participer à la Commune. Rappelons-en quelques-uns : Ledru-Rollin, Raspail, Edgar Quinet, Flocon, auxquels viendront s'ajouter d'autres noms de l'opposition au second Empire : Floquet, Dorian, Crémieux, Arago. La Commune fera éclater l'unité de ce parti jacobin dont Ranc, Gambetta et Clémenceau sont les dernières recrues de choix. Les anciens parlementaires oppositionnels de la seconde République et de l'Empire rejoindront Versailles ou avec d'ex-Internationalistes comme Limousin, Tolain et Murat, et d'ex-socialistes comme Louis Blanc et Albert, ils joueront un rôle peu reluisant de conciliateur. Mais le peuple de Paris ne les suivra pas. Il se rangera derrière Delescluze, Flourens et Félix Pyat qui, avec les blanquistes, ont relevé le drapeau du nationalisme et prêché la guerre à outrance. La défense de la patrie et la liberté à la pointe des baïonnettes, voilà ce qui est leur cheval de bataille depuis 1848. Comme Garibaldi, ils amalgament les luttes pour l'indépendance nationale avec un vague socialisme humanitaire et sentimental. C'est ce jacobinisme que Proudhon dénoncera à la tribune de l'Assemblée nationale en 48 lorsque, sous prétexte de liberté, ils voudront entraîner les naïfs dans des aventures militaires en Pologne ou en Italie.

A la veille de la déclaration de la guerre, ils se rallieront à la défense de la patrie, et Jules Vallès, dans un admirable chapitre de l'Insurgé, " Gare au bouillon rouge ", leur dira : " Elle me fait horreur votre Marseillaise de maintenant. Elle est devenue un cantique d'Etat. Elle n'entraîne point des volontaires, elle mène des troupeaux. Ce n'est pas le tocsin sonné par un véritable enthousiasme, c'est le tintement de la cloche au cou des bestiaux. " Et dès la chute de l'Empire, ils prendront en main, d'abord unis puis désunis par la Commune, la défense nationale.

Mais un autre sentiment dressera Delescluze, Flourens, Félix Pyat, et leurs amis contre la " République des Jules ". C'est celui d'avoir été trompé, trahi par Jules Fabre, Jules Simon, Jules

Ferry, leur anciens collègues qui les ont quittés pour rejoindre Monsieur Thiers. Eux voulaient recommencer 93 sur les ruines de l'Empire, mener la guerre aux tyrans, installer la république universelle ; Thiers et ses acolytes leur proposaient Thermidor avec dans le lointain la perspective d'une restauration. Le sentiment qui les anime est en gros celui du peuple pour qui la patrie et la sociale forme un tout, qui va de Proudhon à Blanqui, avec en arrière-plan la Convention, l'autel de la patrie et 93.

Pendant les six mois qui séparent la chute de l'Empire de la Commune, les jacobins vont animer avec les blanquistes des manifestations contre le gouvernement bourgeois de la Troisième République, alors naissante contre l'Allemagne et pour la résistance. La dernière de ces manifestations qui recevra l'appui de la Garde Nationale partira du peuple et réussira. Ce sera le 18 mars. Ce sera la Commune.

Pendant la Commune ils vont animer la défense de la ville, et lorsque le danger se précisera, ils seront les plus fermes partisans de la création d'un comité de salut public, réminiscence des grandes heures de 1793. Leur position sera soutenue par les élus de la Commune ayant appartenu au comité central des gardes nationaux ou venus du peuple en dehors du canal des organisations révolutionnaires traditionnelles. Ceux d'entre eux qui échapperont au grand massacre rejoindront après l'amnistie la grande famille radicale, animée par les Pelletan, les Gambetta, les Ranc et les Clemenceau, dont ils n'avaient été séparés un instant que par les circonstances, et nous pourrons voir ce spectacle édifiant d'hommes comme Gambetta, Ranc, Clemenceau, associé à Jules Ferry, le dernier des Jules, dans l'entreprise de colonisation qui entachera la Troisième République.

Quel que soit le respect qu'on éprouve pour la belle figure de Delescluze, nous devons constater que les jacobins au sein de la Commune font figure anachronique. Le temps des révolutions centralistes est passé, et leur timide socialisme ne mordra pas sur les travailleurs. Parti des avocats sous tous les régimes issus de la chute du premier Empire, après la Commune

ils rejoindront cette classe libérale opportuniste pour laquelle, depuis cent cinquante ans, le prolétariat tire les marrons du feu. Mais il n'est pas contestable qu'entre la période qui va de la chute du second Empire jusqu'à celle de la Commune, ce sont eux qui vont incarner les sentiments cocardiens d'une partie importante de la population parisienne et que c'est à eux qu'on devra le ralliement d'une petite bourgeoisie de boutiquiers, de petits fonctionnaires et de francs-maçons à la révolution fédéraliste parisienne.

### Les Blanquistes

Si les ouvriers parisiens sont à la fois patriotes, dans le sens où l'entendent les jacobins, et socialistes proudhoniens, les jeunes intellectuels sont blanquistes, et on a pu dire que c'est un mort, Proudhon, et un prisonnier qui ignorera les événements, Blanqui, qui domineront intellectuellement la Commune de Paris.

Comme les jacobins le blanquisme plonge ses racines dans un épisode de la grande Révolution française, et prend les éléments de sa sociologie dans Babeuf, Maréchal et la

" Conspiration des Egaux ". C'est par l'intermédiaire de Buonarroti que la tradition babouviste va se répandre en France. Le vieux conspirateur italien devenu " carbonaro " a fait paraître en 1828 une Histoire de la conspiration des Egaux qui est devenu la bible des cercles intellectuels français qui fréquentent Armand Carrel, Barbès et surtout Blanqui. Les sociétés secrètes se constituent. Les Familles, les Saisons, les Justes, les Phalanges, etc... Depuis 1830 les insurrections républicaines se succèdent et Blanqui fait son apprentissage d'insurgé. Le point culminant sera 1839 où les insurgés bloqueront l'Hôtel-de-Ville.

C'est de ces luttes incessantes que naîtra le blanquisme qui un mélange de communisme pragmatique et de jacobinisme agressif.

Le blanquisme se distingue de l'anarchisme de Proudhon ou de Bakounine comme du socialisme utopique de Cabet, de Saint-Simon ou de Fourier, par son mépris des évaluations théoriques, et

même lorsqu'il adhérera au marxisme pour se doter d'un bagage économique qui lui fait défaut, il le fera du bout des lèvres, et il sera un souci constant pour les forts en thème du socialisme dit scientifique. Nous devons à un ouvrage définitif de Dommanget une vue panoramique du socialisme blanquiste, qui nous confirme que le " vieux " renvoyait au lendemain de la révolution l'élaboration dans le détail d'une société communiste à construire. Naturellement, on peut penser que ce pragmatisme théorique est excessif, mais lorsqu'on voit ce que sont devenues ces savantes constructions de l'esprit chères aux doctrinaires, on peut penser que le " vieux " ne manquait pas d'un certain bon sens.

Comme les socialistes démocrates et les ouvriers qui suivent Proudhon, Blanqui et ses amis seront ulcérés par la " récupération " des révolutions populaires par les grands bourgeois libéraux pour lesquels ils n'ont que mépris. Les blanquistes sont pour un socialisme d'Etat, contre la religion ( la fameuse formule " ni dieu ni maître " est de lui ), contre toutes les compromissions avec l'adversaire. " Dans la guerre des idées, écrira Blanqui, il n'y a ni paix ni conciliation possible...Le combat doit toujours finir par la destruction d'un des partis ". Ils sont comme les jacobins " des patriotes ", et avec les jacobins ils pousseront le peuple de Paris à la résistance à outrance contre les armées allemandes. Nous les verrons, après la confiscation, le 4 septembre, de la république par la tribu des " Jules ", appuyer le gouvernement provisoire. Eux aussi ils ont le sentiment que les " Jules " leur ont confisqué leur République, et lorsqu'ils passeront à l'opposition, ils le feront d'abord parce que le gouvernement provisoire négocie la paix en sous-main, mais aussi par esprit de revanche.

Emprisonnés après le 11 mars 1871, les blanquistes ne joueront qu'un rôle secondaire dans l'insurrection. Mais eux aussi ont des attaches dans le comité central de la Garde Nationale, et ils assureront, par l'intermédiaire d'Eudes, des responsabilités importantes dans la défense de la ville. Avec Rigaut procureur de la Commune ils auront la main sur la police. C'est à ce titre qu'on leur attribuera la responsabilité de l'exécution des otages, et c'est Raoul Rigaut qui ordonnera l'exécution de l'évêque Darboy.

Le vieil emprisonné ne pourra être d'aucune utilité à la révolte parisienne, qu'il ignorera d'ailleurs. Après la Commune le " parti " blanquiste se reformera sous l'impulsion d'Allemane puis de Vaillant. Il se ralliera pour des raisons opportunistes au marxisme, mais il va continuer à être fidèle aux enseignements du " vieux ", partisan de l'action insurrectionnelle et du pragmatisme politique. Il sera le parti socialiste le plus près du mouvement anarchiste dont il défendra l'adhésion lors de la constitution de la deuxième Internationale. N'oublions pas qu'à sa naissance, la C.G.T. fut dirigée par l'anarchiste Pouget et le blanquiste Griffuelhes, et de nos jours, c'est avec le socialisme teinté de blanquisme et dont le représentant le plus qualifié fut Marceau Pivert, que les militants libertaires nouèrent les plus solides accords.

## L'Internationale

L'internationale avec le recul du temps apparaît comme la première incarnation du socialisme libertaire moderne.

C'est à partir de 1830 que les sociétés de résistance, qui sont également des sociétés coopératives et mutualistes et qui subissent l'influence de Proudhon, se transforment pour prendre l'aspect de syndicats. Lorsque, conduits par Tolain, les ouvriers vont, à l'occasion de l'exposition de Londres, prendre contact avec les travailleurs anglais, l'aspect du syndicalisme français, alors à ses débuts, va se transformer et en 1864 le Manifeste des Soixante lui donnera une charte ; La Capacité des classes ouvrières en France, le maître livre de Proudhon, qui vient de mourir, le dotera d'un certain nombre de projets réalistes que la section française de l'Internationale adoptera.

Dès sa création, la section française de l'Internationale ouvrière va contester à la bourgeoisie libérale le monopole de s'opposer à la réaction et au capital. Telle sera la raison qui la poussera à proposer, malgré l'avis de Proudhon, des candidatures ouvrières aux candidatures socialistes lors des élections. Cette politique soulèvera contre elle non seulement la hargne des " Jules " qui

prétendent au monopole de représenter les ouvriers, mais également celle des blanquistes qui accuseront les travailleurs d'être les complices de l'Empire. Cependant la section française de l'Internationale va se développer. A la veille de la guerre de 1870 elle est solidement implantée à Paris et dans quelques grandes villes comme Rouen, Lyon, etc. Les hommes qui l'impulsent ont pour nom Varlin, Lefrançais, Jouve, Beslay, Longuet, Arnould, Murat, etc. Nous les retrouverons tous pendant la Commune.

" La bourgeoisie, écrit Benoît Malon dans une lettre à Albert Richard, vient de prononcer son irrévocable déchéance. Désormais le peuple saura que c'est sur ses robustes épaules que tout repose ". Texte qui démontre à la fois la naïveté et la foi qui animent le mouvement ouvrier à cette époque.

Et la bourgeoisie ne s'y trompera pas. Les procès vont succéder aux procès, ce qui aura pour conséquence de projeter sur le devant de la scène des hommes nouveaux qui remplaceront les emprisonnés.

La déclaration de guerre va marquer la véritable place que la section française de l'Internationale occupe dans le mouvement ouvrier français. Alors que les jacobins et les blanquistes poussent à la guerre, Varlin, Avrial, Frankel, Pindy, Theisz, Robin, Langevin et leurs amis publient un texte admirable qu'il faut situer dans son temps pour en apprécier toute valeur :

" En présence de la guerre fratricide qu vient d'être déclarée pour satisfaire l'ambition de notre ennemi commun, de cette guerre horrible dans laquelle sont sacrifiés des milliers de nos frères, en présence de la misère, des larmes, de la famine menaçante...nous protestons au nom de la fraternité des peuples contre la guerre et ses auteurs, et nous invitons tous les amis du travail et de la paix à assurer ainsi la liberté du monde. Vive les peuples, à bas les tyrans ! "

Langage ampoulé du temps qui dessine ce que sera le pacifisme des révolutionnaires. Mais un autre texte nous fait voir comment s'opère la transition entre la grande Révolution, l'esprit quarante-huitard et le mouvement ouvrier révolutionnaire de l'avenir

"...Sinon il nous faudra combattre jusqu'au dernier homme et verser le flot de ton sang et du nôtre. "

Et ce fut cela la Commune. Et ce ne pouvait pas être autre chose ; et si aujourd'hui nous voyons les problèmes autrement, c'est justement à la lueur d'expériences comme celles de la Commune de Paris.

La section française de l'Internationale ne s'associera que de loin au jusqu'au-boutisme des jacobins, des blanquistes, animé par Gambetta. Elle ne s'associera d'ailleurs pas plus au défaitisme des " Jules ". Elle restera après le 4 septembre sur la réserve, et pendant le siège, elle ne jouera pas un rôle de premier plan, même si quelques-uns de ses militants, tels Varlin et Pindy, qui voient plus loin, prennent des responsabilités soit au comité central de la Garde nationale, soit à celui des municipalités. Le 18 mars ne sera pas son fait, et il faudra attendre le 22 mars pour qu'elle se rallie officiellement à l'insurrection parisienne.

Par cette attitude, l'Internationale préface ce que seront par la suite la réserve et la méfiance du mouvement syndical envers les partis socialistes envahissants pour qui le mouvement ouvrier n'est rien d'autre qu'un pion sur l'échiquier politique.

Pendant la Commune, l'organisation ouvrière va assumer les responsabilités de la vie économique et sociale, et ce sont Jouve, Varlin, Frankel, Theisz, Lefrançais, Benoît Malon, etc..., qui vont organiser la vie des parisiens.

Lorsque la défaite de l'insurrection se précisera et que les jacobins et les blanquistes proposeront la création d'un comité de salut public, les internationaux se sépareront d'eux et publieront un texte qui restera éternellement vrai ; et c'est pour l'avoir par la suite oublié que le socialisme sombrera dans les folies sanguinaires de ce dernier tiers de siècle :

" Considérant que l'institution d'un comité de salut public aura pour effet essentiel de créer un

pouvoir dictatorial qui n'ajoutera aucune force à la Commune.

" Attendu que cette institution serait en opposition formelle avec les aspirations politiques de la masse électorale dont la Commune est la représentation.

" Attendu en conséquence que la création de toutes dictatures par la Commune serait de la part de celle-ci une véritable usurpation de la souveraineté du peuple, nous votons contre. "

Andrieu, Langevin, Ostyn, Vermorel, V. Clément, Theisz, Sérailler, Avrial, Malon, Lefrançais, Courbet, Girardin, Clémence, Arnould, Beslay, Vallès,

Varlin, Jouve.

La section française de l'Internationale a évolué depuis sa création ; elle est devenue fédéraliste, égalitaire, révolutionnaire, pacifiste, internationaliste. Elle possède en elle tous les germes du mouvement révolutionnaire de l'avenir, et lorsque après la Commune l'Internationale éclatera à La Haye, elle donnera naissance aux deux courants révolutionnaires modernes : le socialisme centraliste marxiste et le socialisme antiautoritaire proudhonien.

### Les militaires et les aventuriers

Le Paris de l'Empire libéral est une véritable tour de Babel. Malgré les gouvernements réactionnaires qui se sont succédé depuis la fin du premier Empire, les traditions révolutionnaires restent profondes dans le peuple de Paris. Il n'existe pas encore ce qu'il conviendra d'appeler par la suite un prolétariat, même si les grandes unités industrielles viennent d'apparaître. Le petit atelier, celui où on parle avec passion de l'événement politique, existe encore. Et dans les faubourgs, à côté des artisans intelligents et réfléchis, vivent de nombreux étrangers chassés de leur pays par les régimes autoritaires qui y règnent. Allemands de la Société des bannis, Polonais victimes de l'insurrection de 1863, italiens qui se réclament de Garibaldi et qui attendent l'avènement d'une république unitaire et laïque. Ils ont la réputation, justifiée ou pas, de posséder des connaissances militaires acquises dans les luttes pour la liberté . Ils vont jouer leur rôle considérable dans la défense militaire de la Commune. On leur adjoindra des hommes venus de la Garde nationale qui ont assumé des responsabilités pendant le siège, mais qui ne possèdent pas de véritable formation militaire, si on met à part Cluseret, aventurier louche, et Bergeret. Il suffit de rappeler quelques noms : Dombrowski, Rossel, Wroblewski, Lisbonne, La Cecilia, etc.

L'organisation militaire comme la défense furent le point faible de la Commune. On a accablé des hommes ; disons que le peuple était plus entraîné à la guerre de rues, à la barricade,

qu'aux mouvements stratégiques que nécessite la guerre. Commencée comme une "grande fête",

poursuivie à travers une liesse qui ne fut pas seulement révolutionnaire, la Commune laissa passer le temps où la " furia " eût pu faire des miracles, et alors l'organisation et le métier triomphèrent.

Si le commandement fut médiocre, les résultats de la spontanéité, tarte à la crème de tous les petits gauchistes de facultés, ne furent pas davantage convaincants. Le siège avait nécessité deux organismes issus de l'élection : le comité central des municipalités et comité central des Gardes républicain ; les élections envoyèrent siéger certains d'entre eux à la Commune, et les résultats ne furent pas probants. Dès les premiers jours, une dizaine rejoignirent Versailles, d'autres disparurent encore par la suite. Pour ceux qui restèrent, sans culture économique et politique, hâbleurs et incapables, ils furent souvent des jouets dans les mains des jacobins et blanquistes, en particulier à l'occasion de l'affaire du comité de salut public ; et même dans le domaine militaire se furent des hommes comme Eudes ou Duval, militant blanquistes et membres de l'Internationale qui auraient pu profiter de l'enthousiasme pour marcher sur Versailles.

Et la Commune démontre une fois de plus que rien ne s'improvise et que se sont les militants façonnés par les luttes, comme l'étaient les hommes de l'Internationale et les blanquistes, qui sont les plus aptes à dénouer des situations.

Conclusion

La Commune de Paris fut un carrefour où se mêlèrent les courants multiples issus des espoirs que les hommes mirent successivement dans l'organisation, dans les religions, dans la liberté, dans la patrie, dans la république, dans la raison et enfin dans le social. Ce fut une plaque tournante où se croisèrent l'Europe romantique et révolutionnaire, les arts, les lettres, les barricades et tous les proscrits qui depuis dix ans sillonnaient le monde, semant la révolte.

La Commune, se fut Courbet et Blanqui, Proudhon et les loges maçonniques, les militaires en demi-solde des guerres d'Algérie, une petite bourgeoisie raisonneuse dévorée par la fabrique, des politiciens aigris, des travailleurs qui se cherchent, une misère latente qui laisse les hommes disponibles pour les aventures, un monde qui naît, un autre qui meurt, des classes qui commencent à dessiner plus nettement leur contour. Oui, la Commune c'est cela, avant et tout de suite après le 18 mars.

Mais pendant dix semaines tous ces éléments hétéroclites vont être bousculés par l'événement. Leurs rêves vont se trouver aux prises avec les dures réalités de la lutte. Dès le début du mois de mai, ils savent qu'ils vont mourir, et Varlin le dira avec une haute élévation d'esprit. Delescluze, Varlin, Ferré, Rigaut, iront sans aucune illusion à la dernière barricade, sachant qu'avec eux un homme révolutionnaire meurt, un autre naît dans les convulsions et la douleur ! Et c'est devant le tribunal que Louise Michel, une femme de coeur passionnée de justice et de liberté, se révélera et révélera autres qu'elle est devenue anarchiste.

C'est de la Commune que sortira l'anarchie. Des hommes dans les prisons ou en exil vont passer au crible le contenu politique de la Commune. Le socialisme libertaire, le syndicalisme révolutionnaire sortiront de cette lente maturation des esprits.

Broyées par les réalités, les métaphysiques traditionnelles vont s'engloutir dans ce foyer en ébullition, la Commune de Paris, et sous ses cendres chaudes il ne restera rien d'autre qu'une coulée de vie qui donnera naissance au mouvement ouvrier moderne.

La Commune face à l'éducation et à la culture

La Commune de Paris est conçue par le bourgeois courant, encore traumatisé par cette comète révolutionnaire, comme une simple période de soulèvements inconséquents et des luttes destructrices sans aucune finalité constructive. Pour ce bourgeois moyen la Commune est seulement négative.

Cette vision est explicitée dans la présentation donnée par la presse traditionnelle de l'action des communards en ce qui concerne l'enseignement et la culture ; il s'agit toujours de stigmatiser les fermetures d'écoles et de mettre en avant l'élimination de la colonne Vendôme ou l'incendie des Tuileries.

Pour ceux qui se situent de l'autre côté de la barricade en cette affaire, l'oeuvre de la Commune, loin d'être dévastatrice, comporte de nombreux actes positifs, tant sur le plan de l'éducation que sur celui de la culture ; nous tâcherons de les voir à travers l'étude qui suit. Cependant soutenir la Commune ne veut pas dire être des inconditionnels de cette période et qu'il faut éviter toute critique.

L'originalité de l'esprit révolutionnaire c'est sa capacité critique, l'honnêteté de son analyse doit tendre vers l'objectivité, tout en conservant des options bien précises ; il ne s'agira donc pas ici de manier l'encensoir pour enfumer les côtés faibles de l'action de la Commune de Paris, mais bien de tenter de voir ce qui a été réellement réalisé, dans quelles conditions, et ce qui aurait pu l'être, ou plutôt ce que nous aurions aimé découvrir, cela pourra amener une certaine critique. La critique dans ce cas-là se veut productive, elle permet de souligner des erreurs difficilement appréhendables, surtout par les acteurs de la Commune qui furent pris dans le tourbillon d'un temps qui ne dura finalement que 72 jours, et encore, d'une période de guerre dans laquelle l'acte militaire compte plus que la construction révolutionnaire.

Malgré toutes ces difficultés, la Commune osa entamer un travail en profondeur pour la recreation d'une éducation dans le sens révolutionnaire, de même qu'elle sut au travers des idées exprimées par

certains de ses hommes, prendre position face au problème de la culture, de l'artiste et sa place dans une société qui se voudrait égalitaire.

Pour tenter de comprendre ce que fut l'action de la Commune dans le champ de l'enseignement et de la culture, nous verrons ce que furent les idées directrices puis le chemin qu'elles prirent pour entrer dans la phase de réalisation, pour ensuite nous pencher sur le cas de l'absence presque totale des pédagogues dans cette édification et, en conclusion, nous interroger sur la valeur d'exemple de la Commune et ce qu'il est utile d'en retirer comme enseignement positif pour continuer la marche vers la révolution.

#### 1- Les idées de la Commune sur l'enseignement et la culture.

Dans l'analyse des idées de la Commune sur l'enseignement, ce qui étonne le plus, c'est le fait qu'elles portent surtout sur la structure plus que sur le contenu et à l'inverse, dans la culture, plus sur le fond que sur la structure.

Les trois grands thèmes de la Commune sur l'enseignement, nous les trouverons exposés dans un texte que le groupe l'Education nouvelle, composé d'enseignants et de personnes de bonne volonté se retrouvant dans un lycée de Paris régulièrement, transmis à la Commune.

Ce sera la laïcisation, la gratuité et l'obligation scolaires qui serviront de base à l'action de la Commune dans l'enseignement.

Pour bien comprendre ces trois revendications, il faut noter que l'enseignement en France était alors entièrement aux mains des congrégations religieuses, l'école se comportait comme l'annexe de l'église, même quand elle ne se situait pas dans un des bâtiments de la paroisse ; en plus elle était payante pour tous, et donc seulement ouverte à la fréquentation volontaire des élèves ; il faut préciser toutefois que les curés avaient institué un système de bourses distribuées par l'évêché, qui leur permettait d'écarter quelques intelligences brillantes qui surgissaient parfois des milieux pauvres ; les heureux bénéficiaires étaient ainsi récupérés par la religion et intégrés dans le système, la grande masse des malchanceux restait pauvre et ignare. Il faut cependant dire que certains laïques entreprirent d'édifier des écoles non-confessionnelles, mais elles furent rares et vécurent de façon très sporadique.

Par rapport à l'enseignement couramment en honneur sous l'Empire, la position des communards se place donc dans une optique résolument révolutionnaire, il s'agira de tout changer dans la structure éducative.

Il est à souligner aussi que ces grandes options sur l'enseignement portent la marque de la Maçonnerie dont ce fut longtemps le cheval de bataille, ce qui aboutira bien plus tard, en 1905, à la séparation des Eglises et de l'Etat.

La lutte de la Commune pour un enseignement libéré de toutes les contraintes spirituelles représente un des premiers grands coups de boutoir porté contre l'immense puissance de la religion.

Maurice Dommanget donne dans son livre sur " la Commune et l'enseignement " des passages de la requête initial du groupe Education nouvelle et notamment :

" Que l'instruction religieuse... soit immédiatement et radicalement supprimée pour les deux sexes dans toutes les écoles, dans tous les établissements dont les frais sont payés par l'impôt..."

Dans ce même livre, nous trouvons une citation du journal " la Montagne " qui demande l'école laïque et obligatoire avec force :

" Envoyez-moi vite à l'école tous les pauvres diables dont le vent fouette les guenilles..."

Le fameux père Duchêne ne sera pas en reste, il s'attaque d'abord à l'obtention de l'obligation scolaire pour les filles et, pourfendant les curés d'une plume acerbe et gouailleuse, il demande de ne plus permettre que ces " Jean-foutre de calotins... se foutent des enfants du peuple...font des esclaves... et développent l'humilité au lieu d'exalter la dignité..."

Comme nous le voyons, les idées exprimées par ces participants à la Commune sont bien arrêtées sur l'usage qu'il faut faire de l'enseignement ; avant tout, laïciser l'instruction, la rendre obligatoire et gratuite ; tout cela s'attaque à une certaine structure de l'enseignement ; et plus précisément primaire, le secondaire restant très peu abordé par la Commune.

Tout l'effort des 72 jours que durera l'insurrection de Paris, portera sur trois grands thèmes qui recevront un début d'application la première étant, évidemment, la mise à la porte des écoles des calotins, et leur remplacement par des laïques. Notons cependant une autre idée qui n'aura pas le temps de passer à la réalisation, il s'agit de la liaison classe-atelier chère à Proudhon. Elle reflète le fondement de la pensée du grand idéologue libertaire sur l'éducation et elle débouche immédiatement sur l'enseignement professionnel. Un des rédacteurs du " Cri du peuple " de Vallès lancera l'idée en écrivant :

" Il est nécessaire que l'enfant passe insensiblement de l'école à l'atelier, devienne en même temps capable de gagner sa vie et apte au travail intellectuel..."

Dans cet ordre d'idée il fut décidé la création d'une école professionnelle de garçons, rue Lhomond. Mais là encore le temps fit défaut à la Commune pour réaliser toutes les aspirations qu'elle portait en elle au travers des individus qui la représentaient. Avant de passer à l'étude des réalisations engendrées par ces grandes directives de la Commune sur l'enseignement, il faut s'attarder un instant sur le côté pédagogique simplement effleuré par la Commune.

Alors que la mise à la porte des calotins remplit de nombreuses pages des quotidiens et la plus large place dans les pensées des participants à la Commune, l'organisation de la transmission du savoir, c'est-à-dire l'acte essentiellement pédagogique, est rarement étudiée, seule l'Education nouvelle donne quelques notations à ce sujet mais toujours dans le contexte de la lutte contre l'esprit religieux.

" Les maisons d'instruction..qu'on y emploie exclusivement la méthode expérimentale ou scientifique, celle qui part toujours de l'observation des faits, qu'elle qu'en soit la nature, physiques, moraux, intellectuels..."

Comme exposé de pédagogie c'est assez court, et tous les textes qui veulent traiter de l'enseignement laissent ce côté de la fonction enseignante dans l'ombre ; il faut sans doute rapprocher cela de l'absence quasi totale des spécialistes de l'enseignement comme notamment G.Lefrançais et Louise Michel, instituteurs, entre autres, qui se battirent aux avant-postes et ne purent influencer sur les objectifs pédagogiques de la Commune. Nous tenterons d'analyser ce point de vue dans un des chapitres suivants. Pour l'instant il s'agit d'étudier la structure qui permit l'organisation de l'enseignement durant la Commune et de voir plus concrètement quelles réalisations furent acquises.

## 2- Les chemins de la réalisation.

Lorsque l'on étudie la Commune, ce qui frappe le plus, c'est l'absence de chef suprême, de centralisation partant d'un où plusieurs hommes considérés comme les maîtres du mouvement, rien ; à la place de cette structure habituelle nous trouvons une organisation à base de commissions et de sous-commissions avec en complément l'autonomie des divers arrondissements de Paris. L'éducation sous la Commune sera conçue sur le schéma, pas d'hommes liges, simplement une commission siégeant à l'Hôtel-de-Ville et comprenant Courbet, Verdure, Miot, Vallès, J.B Clément et un délégué à l'enseignement Edouard Vaillant ; l'histoire traditionnelle retiendra surtout ce dernier et oubliera quelque peu le travail des commissions, car la réussite d'un travail d'équipe ne correspond pas à l'idéologie bourgeoise courante, surtout si les participants ne sont pas des technocrates bien spécialisés, mais se contentent d'être des hommes de bonne volonté bien lucides.

A côté de la commission officielle de la Commune et du délégué, nous trouvons des sous-commissions et des groupements divers comme l'Education nouvelle qui joua un grand rôle dans la détermination des idées directrices de la Commune. A propos de ces diverses commissions il ne faut

pas oublier que les arrondissements sont autonomes et auront des actions et des réactions particulières, parfois originales comme le VIII<sup>o</sup> arrondissement qui, sous l'impulsion d'Allix, pour une fois sérieux, entrepris d'organiser les premières cantines scolaires.

La commission de l'enseignement devait permettre de coordonner les diverses actions entreprises par les divers acteurs de la Commune. Les religieux expulsés des classes, il fallut les remplacer, comme en instituant l'école gratuite et obligatoire il fallait s'attendre à un grand besoin de classes supplémentaires ; enfin tous ces problèmes relevaient de la compétence de la commission de l'enseignement, les sous-commissions de l'enseignement, les sous-commissions étaient, elles, spécialisées (celle de l'instruction primaire par exemple).

Les arrondissements, à travers des délégations d'arrondissement, prenaient les mesures propres à leurs besoins particuliers, et à leurs possibilités.

Un tel système a bien fonctionné malgré les difficultés d'ordre pratique, comme le recrutement des maîtres, et le surmenage des participants aux commissions. A ce propos Courbet, dans un texte cité par Dommanget, décrit de façon très plaisante l'énorme travail que fournissaient ces militants :

" Je me lève, je déjeune, je sié debate et précise douze heures par jour. Je commence à avoir la tête comme une pomme cuite. Malgré tout ce tourment de tête et de compréhension auquel je n'étais pas habitué, je suis dans l'enchantement. "

Tous les responsables, plus ou moins logés à la même enseigne, ne chômeront pas durant ces 72 jours. C'est un point très intéressant que de constater la somme de travail effectif que demanda la Commune à ses participants, et la joie mise par ces révolutionnaires dans des actions qui ne devaient pas toujours être amusantes.

Les réalisations effectives dans les divers arrondissements furent fonction des initiatives des délégations d'arrondissement. Dans le XI<sup>o</sup> arrondissement 12.000 élèves pauvres sont scolarisés et la laïcisation complètement terminée, dans le XIII<sup>o</sup> l'on trouve la fondation d'une bibliothèque communale avec lectures et conférences populaires, dans le IX<sup>o</sup> une école laïque est inaugurée le 19 mai, tandis que dans le VIII<sup>o</sup> arrondissement, sous l'impulsion d'Allix, sont ouvertes trois cantines scolaires pour enfants nécessiteux ; l'obligation scolaire commence à 5 ans et se termine à 12 ans, et les écoles principales sont pourvues en maîtres laïcs.

Parfois, en plus d'une action spécifique concernant la laïcisation, la délégation communale, sous l'influence de ses membres, apporte un éclairage original sur l'oeuvre entreprise, c'est le cas de celle du II<sup>o</sup> Arrondissement qui comptait Eugène Pottier parmi ses militants. Il écrivit pour préciser le but poursuivi :

" Que chaque enfant, de l'un ou l'autre sexe, ayant parcouru le cercle de ses études primaires puisse sortir de l'école-atelier possédant les éléments sérieux d'une ou deux professions manuelles : voilà notre but. "

Ce qui dénote une forte influence proudhonienne chez son auteur.

Dans le III<sup>o</sup> arrondissement, sous la gestion de Bibal, la gratuité des fournitures fut assurée à trois mille enfants et il fut créé un orphelinat pour les enfants des gardes nationaux morts en combattant ; cet orphelinat a ceci d'original qu'il devait recevoir aussi des externes pour éviter de couper les enfants du reste de la société.

Il est bien évident que l'on peut citer longuement toutes les réalisations menées à terme ou mises en route comme l'école professionnelle de la rue Lhomond précédemment citée. Et il ne faut pas oublier que tout cela fonctionna durant tout le temps de la Commune, et que l'action éducative de la Commune ne se termina que les derniers jours de la lutte ; il est très important de souligner cette volonté de construction effective chez les communards.

Ces hommes qui furent des combattants et se voulurent réalisateurs tentèrent aussi de reconstruire, pour le plus grand bien du peuple, la culture au travers d'une réforme des arts, il est important

d'aborder ce plan, car il montre bien l'esprit radicalement révolutionnaire des protagonistes de la Commune.

La Fédération artistique se voulut originale et communaliste, elle tenta sous l'égide de Courbet et de Pottier de réunir tous les artistes autour d'une charte commune :

" La libre expansion de l'art dégagé de toute tutelle gouvernementale et de tous privilège ;

" L'égalité des droits entre tous les membres de la Fédération ;

" L'indépendance et la dignité de chaque artiste mises sous la sauvegarde de tous par la création d'un comité élu au suffrage universel des artistes. "

Les artistes furent nombreux à adhérer à cette charte qui semble exprimer toute la liberté dont a besoin l'artiste pour produire son oeuvre. La lutte contre toute containte est bien dans la ligne des deux animateurs principaux de cette Fédération, ils tenteront de réaliser leur but en supprimant les crédits de certaines écoles d'art et en proclamant une autre fois : " En deux mots la Commune doit à l'élève l'outillage, l'artiste doit son oeuvre ". Toute l'aide possible devait être apportée à l'artiste, mais sans qu'il lui soit demander d'autre allégeance que de donner son oeuvre à la Commune, juste contrepartie de sa totale liberté de travail.

Corollairement à cette action en faveur des artistes contemporains, Courbet s'occupa des musées et des oeuvres d'art en général. Il lui fut reproché le démentèlement de la colonne Vendôme, mais il n'y fut apparemment pour rien et cette anecdote ne fut utile qu'aux Versaillais qui devaient justifier la prétendue " barbarie " des communards, cela ne vaut pas la peine que nous nous y arrêtions.

L'action de la Commune pour l'art à travers des hommes comme Courbet et Pottier rejoint le désir de réalisations révolutionnaires qui se trouve dans la réorganisation de l'enseignement, il s'agissait de changer les structures anciennes, bourgeoises, pour en établir d'autres ouvrant la voie à un monde socialiste.

Après ce bref aperçu de ce que furent les idées et les réalisations de la Commune face à l'éducation et à la culture, il convient de s'interroger sur l'intérêt et les leçons que nous offre cette révolution communarde.

3-Conclusion : La Commune face à son action éducative.

Après cette courte étude donnant brièvement les éléments nécessaires sans les épuiser, et de très loin, sur le sujet (pour cela il est possible de se reporter aux écrits de M.Dommanget), il convient de s'interroger sur l'action de la Commune et plus précisément sur celle qui a trait à l'enseignement et la culture, puisque c'était le propos de ce texte.

La Commune est une révolution en ce sens qu'elle a voulu non seulement destituer un certain pouvoir pour en établir un autre, mais aussi parce qu'elle entraînait avec elle des changements de manière de vivre encore plus fondamentaux. En effet, il ne suffit pas de changer la couleur du pouvoir pour être révolutionnaire, encore faut-il avoir le courage de nettoyer la place que l'on veut occuper et d'y installer des formes d'être et de penser nouvelles. C'est une des premières constatations que je ferai sur ce sujet, la Commune a su mettre en route une réforme radical de l'enseignement, dans un temps extrêmement court les hommes de bonne volonté ont su se mettre au travail et créer, la laïcisation, la gratuité et l'obligation scolaires. Ils ne sont pas restés dans le seul domaine de la conception, ils ont réussi à établir des structures révolutionnaires. Evidemment le temps n'a pas permis que nous puissions apprécier globalement le résultat, mais le courage de ces réalisations montre qu'il n'est pas obligatoire d'espérer pour entreprendre ; le souvenir qu'elles nous laissent, les écrits et les discussions qu'elles suscitent prouvent que la révolution, assortie d'une réalisation en parallèle, est la seule qui soit valable. Le passage de la simple révolte, du soulèvement à la révolution, est le fait des actes constructifs.

Une des premières notions qui ressort de cette étude de l'éducation dans la Commune est donc l'exemple qu'elle nous donne d'une réalisation révolutionnaire possible malgré des conditions de

luttres militaires très difficiles.

Il est intéressant de souligner aussi un autre fait portant toujours sur l'action éducative de la Commune. Intuitivement, ces hommes ont compris qu'une révolution ne pourrait durer que si elle formait des individus à son idéal, chaque changement de système de gouvernement, surtout lorsqu'il est radicalement différent, ne tient que s'il est assimilé par les nouvelles classes en gestation dans les écoles. Par là il faut entendre que la révolution communarde ne pourrait durer qu'en créant une majorité d'individus à son image, c'est-à-dire que ces hommes nouveaux devaient passer par la culture révolutionnaire pour se sentir en plein accord avec leur esprit révolutionnaire.

C'est donc en un premier temps par l'organisation d'une structure révolutionnaire, puis en un deuxième temps par la transmission d'un savoir, d'une culture révolutionnaire, que la révolution peut se maintenir, une révolution à base socialiste, bien sûr, et c'est un des points très importants de voir que la Commune de Paris a réalisé ces besoins, tant son désir de durer et de s'affirmer était profond.

La révolution c'est la vie, la volonté d'une vie meilleure et de sa durée, en ce sens la Commune a exprimé très solidement son désir vital en réalisant au maximum dans le cadre de l'enseignement et de la culture.

Il faut cependant noter, corollairement aux deux autres idées, que les pédagogues ne surent pas participer à l'oeuvre collective, les plus importants, Louise Michel et Lefrançais préfèrent l'action purement militaire à la construction révolutionnaire ; l'oeuvre scolaire de la Commune s'en ressent, l'organisation scolaire ancienne disparaissait, mais la pédagogie restait la même, à brève échéance le décalage entre le contenu et la manière de le transmettre aurait introduit des difficultés, mais il est possible qu'entre-temps les pédagogues en cause ne seraient repris, et à la révolution des structures aurait succédé la réforme des techniques d'enseignement.

Par ses préoccupations, par son action éducative, la Commune se rapproche donc de nos notions modernes sur la révolution ; elle est riche en enseignements divers et semble nous pousser plus avant à la réflexion sur la construction révolutionnaire. Il est net, du moins je l'espère, à la lecture de ces lignes, que l'action révolutionnaire doit s'accompagner d'une création effective, car elle seule assure la pérennité de l'oeuvre.

La Commune nous donne donc l'espoir d'agir et les sujets de réflexion indispensables à toute action véritable ; ainsi nous pouvons tenter d'aller plus loin vers la réalisation totale de l'espérance socialiste.

CHAUVET

Louise MICHEL :

Une grande figure de l'anarchisme

A l'occasion du 150ème anniversaire de la naissance de Louise Michel ( 29 mai 1830-9 janvier 1905 ), tout un chacun découvre ou redécouvre le profil de cette révolutionnaire. Eve Ruggieri s'appesantit sur la valeur moral de la bonne Louise, Decaux raconte les exploits de la

" Vigaro rouge ", la municipalité communiste de Levallois se réapproprie -sans vergogne- cette grande figure de la Commune... Mais Louise Michel n'appartient ni aux uns, ni autres. Elle n'est ni " vierge " ni " rouge " : elle représente simplement un produit symbolique du socialisme du XIXè siècle, baigné de jacobisme, qui verra naître les antagonismes irréversibles entre socialisme autoritaire et libertaire. Et c'est à l'image de son époque que Paris recevra une institutrice provinciale, assidue des réunions des cercles socialistes, qui le quittera, prisonnière de Thiers, mais militante révolutionnaire convaincue. Suivant les évolutions de la pensée socialiste, Louise Michel deviendra une des plus populaires propagandistes anarchistes.

Avant d'examiner de plus près le cheminement de cette militante révolutionnaire, ouvrons une parenthèse qui mettra à bas le mythe " petite soeur des pauvres " imposé par des historiens étudiant

le passé par le bout de la lorgnette des préjugés. A l'opposé des commentateurs de radio, des représentants de la bourgeoisie, nous nous refusons à passer au crible la vie d'une révolutionnaire... sous prétexte que c'est justement parce qu'elle milite que cela se fait ! Eve Ruggieri, Alain Decaux et consorts se préoccupent-ils des amours de Vallès, des rages de dents de Kropotkine ou de la coupe de cheveux de Pouget ? Déjà, au cours de son existence, Louise Michel dut faire face aux mesquineries et calomnies propagées par la presse bourgeoise et la préfecture, qui n'avaient pour but que de dévaloriser aux regards de la population sa démarche révolutionnaire, tout comme d'ailleurs furent dévoyées, en leur temps, les activités de militantes ou ouvrières ( les Pétroleuses, les miliciennes...). A l'instar de ses prédécesseurs, le monde culturel bourgeois actuel ne retient des activités et écrits de Louise Michel que les anecdotes amoureuses, de " charité chrétienne ", ses menées de type " pétroleuse "..., en défigurant ainsi la vie d'une militante révolutionnaire.

La Commune de Paris où les femmes jouèrent un rôle prédominant, la verra combattre sur les barricades, dans son uniforme de garde national, participer activement au comité de vigilance du 18<sup>e</sup> arrondissement, organiser les sections d'ambulancières ou les coopératives de quartier. Après un procès retentissant et un emprisonnement en Nouvelle-Calédonie qui lui permit, au contact de Nathalie Lemel (ouvrière, adhérente à la première Internationale) et de Charles Malato, d'approfondir sa pensée, Louise Michel revient en France en anarchiste confirmée et décidée à propager ses théories..., ce qu'elle fera jusqu'à sa mort, survenue à Marseille au court d'une tournée de conférence. Se vouant à des causes plus spécifiques, elle animera des cercles féministes, athée, créera des organismes d'aide aux prisonniers. Dans une période où travailler à l'émancipation des travailleurs, revenait à encourir les foudres du pouvoir, Louise Michel s'assiera souvent sur le banc des accusés et se " reposera, comme elle le disait, dans les geôles des républicains ".

Nous, militants anarchistes, tirons d'autres leçons du passé et des expériences du mouvement ouvrier. Louise Michel laissera une empreinte différente que celle de ses compagnons de lutte ( Kropotkine, Pouget, Sébastien Faure ) dans le mouvement libertaire. Représentante quasi exacte du propagandiste infatigable qui diffuse les propositions anarchistes, renfloue les caisses de groupes, elle sera un des piliers du mouvement anarchiste du siècle dernier. Utilisant autant la parole que l'écrit, oratrice remarquable, participant à la rédaction des journaux anarchistes, aux réunions et aux congrès internationaux, nous la verrons tantôt haranguer les publics de meetings populaires, puis affronter ceux de Versailles aux lendemains de la Commune ou ceux de Londres et Bruxelles. Il faut pourtant ajouter que -un facteur primordial qui a joué dans sa popularité et que trop souvent les révolutionnaires oublient- Louise Michel est la première femme anarchiste qui sera représentative du mouvement révolutionnaire. Sa ténacité, son courage n'y sont pas étrangers.

Héritière du courant unitaire du socialisme communal, imprégnée par le fédéralisme proudhonien et le blanquisme, elle ne côtoiera pas que les seuls anarchistes, mais participera également aux activités de socialistes parlementaristes, tel Rochefort et Clémenceau, des groupes féministes électoralistes, des guesdistes, les milieux littéraires, etc. Partout où il fallait se battre - même si par certains côtés, cette lutte demeure spécifique - Louise Michel mettait ses talents au service des opprimés et y intégrait ses propositions propres sur les phénomènes sociaux (le syndicalisme, la grève, les colonies...). Et le peuple l'a bien compris comme tel, car l'enterrement de Louise Michel représente un des derniers rassemblements de masse, unifiant pour un temps anarchistes, marxistes et réformistes.

Si nous saluons, à l'occasion de cet anniversaire, les talents et le parcours militants d'une anarchiste, nous saluons également par cet intermédiaire les hommes et les femmes qui luttèrent pour l'émancipation de la classe ouvrière et que l'histoire, autant officielle que révolutionnaire, jette aux oubliettes trop facilement. Car l'héritage que nous laissent les théoriciens révolutionnaires, n'est rien, sans ces propagandistes anonymes, véritables piliers du mouvement ouvrier, construisant les organisations de masse et les organisations spécifiques.

Thyde Rosell.

## L'après Commune ou Les leçons de l'histoire

100 ans : la Commune de Paris. Un siècle nous sépare de cette grande insurrection populaire. Pourtant aujourd'hui encore, malgré le recul dont nous disposons, la Commune reste entachée de mystères. On pourra toujours préciser le contenu politique de celle-ci ou le caractère de ses réalisations immédiates. Mais, sans doute parce que avortant à son soixante-douzième jour, on ne saura jamais jusqu'où elle aurait pu aller dans la voie de la clarification des idées et de leur concrétisation. La Commune aurait-elle pris une orientation libertaire, c'est-à-dire proudhonienne, ou blanquiste ou au contraire jacobine ? Nul ne le saura. Toujours est-il qu'on ne peut en dégager les répercussions sans tenir compte de ce préalable.

Avant d'étudier ses prolongements, il est bon de situer la Commune en regard du système. L'insurrection parisienne éclata dans une période charnière de l'histoire du capitalisme et, par contre-coup, de l'histoire du mouvement ouvrier. La période antérieure sera celle de l'industrialisation du pays. Très rapidement la grande industrie surgira. La loi Le Chapelier (1791) interdira toujours l'association des travailleurs. L'absence d'organisation explique sans doute l'équivoque du contenu politique de la Commune. Il est fort probable que si les conceptions politiques des communards s'étaient inscrites dans le cadre d'organisations spécifiques, l'insurrection aurait pris un tout autre visage.

### Les Enseignements

De l'expérience des communards, un certain nombre d'enseignements émergent, nets, précis, indiscutables :

#### A) Lutte anti-cléricale

Dès le 18 mars, la Commune affirmera ses sentiments anti-cléricaux. Et durant les 72 jours de son existence, l'enseignement sera laïcisé. La Commune séparera l'Eglise de L'Etat, supprimera le budget des cultes et déclarera " propriétés nationales " les biens, meubles, et bâtiments de l'Eglise.

Depuis toujours l'Eglise était l'alliée du pouvoir, sinon le pouvoir personnifié. Et l'on comprend que la lutte engagée contre cette puissante institution revêtit à l'époque, et bien après encore, l'aspect, selon l'expression de Dommanget, d'un véritable " anti-cléricalisme de classe ".

Après l'étranglement de l'insurrection, le mouvement ouvrier et surtout les milieux enseignants continueront le combat contre l'Eglise. Les succès de ces mouvements nous laisseront bien loin de ceux réalisés durant la Commune puisqu'ils n'aboutiront qu'à la laïcisation de l'enseignement public et à la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Toutes les révolutions futures mettront à bas l'institution religieuse. Néanmoins nous assistons aujourd'hui dans les pays communistes à une renaissance non négligeable de l'idée et de l'institution religieuses.

#### B) Abolition de l'armée

En abolissant la conscription et l'armée permanente, les communards percevaient à la fois la nocivité d'une telle institution et le danger qu'elle incarnait. A l'armée permanente elle répondit par le peuple armé. Par cette idée, nous apercevons ici la caractéristique fondamentale de toutes révolutions populaires ; caractéristique véritablement nouvelle que l'on ne retrouve pas dans la révolution de 1789. Le peuple armé c'est bien là la première conception authentiquement révolutionnaire que nous légueront les communards et que reprendront tous les mouvements insurrectionnels.

Toutes les révolutions qui vont suivre se développeront dans un premier temps sous l'effet du peuple en armes. Par la suite, le nouveau pouvoir en place reconstituera une armée de type classique.

### C) Fraternisation avec tous le peuple

En rejetant le drapeau tricolore pour le drapeau rouge, le peuple de Paris entendait s'occuper de la " question sociale ". " En renversant la colonne impériale, symbole de la prostitution monarchique et de la conquête guerrière, la Commune affirmait en face des armées, versaillaise et allemande, son amour de la paix, la solidarité et la fraternité de tous les peuples ; sa haine des rois et des tyrans "(1).

En appliquant les principes du socialisme anti-autoritaire, les proudhoniens et les internationaux donneront une tournure révolutionnaire et internationaliste au mouvement. En fait, le problème internationaliste sera posé plus en paroles qu'en actes. La solidarité internationale elle-même n'interviendra pas.

Selon Lissagaray, après la semaine sanglante des " réunions monstres " se déroulèrent dans plusieurs grandes villes d'Europe. Certainement elles eurent lieu trop tard, mais malgré tout, cela démontrait tout de même qu'au niveau international une prise de conscience se dessinait. Dans les luttes futures, l'aide internationale deviendra agissante. Le prolétariat créera des mouvements de soutien direct, tels que des grèves ou des boycottages, ou indirect, tels qu'une aide financière.

### D) Autonomie et fédéralisme des communes

" Nous voulons la décentralisation administrative avec l'autonomie des communes. "

C'est dans ces termes que les communards marseillais entendaient gérer les affaires communales. L'influence proudhonienne se fait ici très nettement sentir. Pour la première fois les grands problèmes de l'autonomie et de la coordination se trouvent évoqués. Nous les retrouverons constamment posés dans toutes les révolutions : en Russie, durant les trois premières années de la révolution d'Octobre ; en Allemagne pendant la révolution spartakiste ; en Chine, en Espagne, en Hongrie, etc. Guère différemment mais plus modestement nous les retrouvons aujourd'hui à travers les luttes syndicales actuelles (grèves sauvages).

Après ce bref survol des principaux enseignements qui marquèrent et continueront de marquer les grands moments révolutionnaires de l'histoire des peuples, abordons maintenant les grandes leçons que nous laissa la Commune ; leçons qui donneront une dimension à la révolte des hommes.

#### Les Leçons

Celles-ci sont nombreuses, trop sans doute pour que nous les signalions toutes. Ces leçons ne seront bien entendu que des points de départ - indispensables comme tels- que les mouvements révolutionnaires préciseront et développeront, accepteront ou bien rejeteront.

La première de celles-ci fut sans doute de démontrer qu'un nouveau monde, un monde construit sur d'autres bases, était possible. L'échec de la révolution de 48 comme ceux de la banque populaire de Proudhon ou des ateliers nationaux de Louis Blanc étaient encore présents dans les esprits du prolétariat de l'époque. La Commune fut donc un espoir pour la classe ouvrière. Elle lui fit prendre conscience que la révolution était le seul moyen pour transformer radicalement la société. Les aspirations des communards restent contenues dans les deux plus grandes idées de la révolution de 89 : la liberté d'expression dans la justice sociale. Ce sera pour nous notre seconde leçon. Liberté d'expression pour tous les courants politiques et justice sociale identique pour tous s'arc-bouteront sur l'égalité économique (2), élément indissociable de la liberté et de la justice. On reprochera aux communards d'avoir été trop idéalistes et, pour en témoigner, on citera le cas du trésor de la Banque de France que les insurgés n'utilisèrent pas. En vérité, est-ce qu'il ne faudrait pas voir dans cet idéalisme un certain esprit du siècle, hérité du profond courant philosophique et social du XVIII<sup>e</sup> siècle ?

Supprimer l'Etat et constituer une fédération des communes ! Un bien grandiose projet. Incontestablement la Commune fut proudhonienne dans son principe. C'est certainement la plus grande leçon qu'elle nous laissa. Proudhonienne aussi dans la grandeur de ses aspirations comme dans la méthode d'organisation : ce sera la première expérience révolutionnaire anti-autoritaire

qu'un peuple tentera de concrétiser. Cela durera 72 jours avant qu'on ne l'étouffe dans un bain de sang.

De part l'échec de la Commune, les marxistes diront qu'il lui a manqué un parti organisé et qu'il y a donc nécessité à établir une dictature politique. Erreur ! La particularité de la Commune, dans ses objectifs comme dans la plupart de ses moyens, fut précisément d'aller à l'encontre d'une telle vision de l'ordre social. Dans sa nature, celle-ci reste un mouvement anti-autoritaire. Le premier sans doute et c'est ce qui explique ses balbutiements.

De cette critique lancée par Marx, on sent déjà se profiler une seconde tendance au sein du mouvement ouvrier. La première opposition naîtra dans l'Internationale qui va très nettement se fractionner en deux clans rivaux : les marxistes et les proudhoniens représentés par Bakounine. Lorsque le bureau international quittera Londres pour New-York, la rupture sera définitivement consommée. Pendant ce temps, à l'intérieur du système capitaliste, des événements surgissent et vont modifier précipitamment le cours de l'évolution du mouvement ouvrier.

La Commune de Paris est morte. D'elle naquit d'autres expériences plus réfléchies, mieux élaborées, mais pourtant tout aussi étranglées. Car malgré les qualités organisatrices des révolutionnaires, tous fautèrent en laissant à l'adversaire l'initiative de la lutte, le choix du terrain et des armes. Ces échecs sont des guides précieux pour l'avenir de la révolution.

La Commune de Paris, c'est pour nous un jalon dans l'histoire de l'émancipation des hommes et un repère pour la détermination de notre conduite militante. Les leçons de ce mouvement doivent servir de fondement à notre pensée comme à notre action. Alors peut-être qu'un monde nouveau sera possible...

Roland BOSDEVEIX

(1) L'encyclopédie anarchiste

(2) L'égalité économique ne fut pas réalisée totalement, néanmoins on s'en approcha. On rémunéra par exemple les "élus communards au salaire moyen d'un ouvrier.

Karl, Frédérick, Michel et les autres

Marx à Engels, lettre du 20 juillet : " Les français ont besoin d'être rossés, si les Prussiens sont victorieux, la centralisation du pouvoir d'Etat sera utile à la centralisation de la classe ouvrière allemande. La prépondérance allemande transférerait en outre, de France en Allemagne, le centre de gravité du mouvement européen, et il suffit de comparer le mouvement de 1866 à aujourd'hui dans les deux pays pour voir que la classe ouvrière allemande est supérieure à la classe française sur le plan de la théorie et de l'organisation. La prépondérance, sur le théâtre du monde, de la classe ouvrière allemande sur la française, signifierait du même coup la prépondérance de notre théorie sur celle de Proudhon.

Marx : " Aujourd'hui toute la French Branch lève le camp pour Paris pour y commettre des sotises au nom de l'Internationale. " Ils " veulent renverser le gouvernement provisoire, établir la Commune de Paris, nommer Pyat ambassadeur de France à Londres, etc. " ( Lettre à Engels du 6 septembre ).

Avril 1870, Bakounine. " Paris s'empressera naturellement de s'organiser pour soi-même, tant bien que mal, révolutionnairement, après que les travailleurs réunis en associations auront fait main basse sur tous les instruments de travail, capitaux de toutes sortes et bâtiments - Restant armés et organisés par rues et quartiers, ils formeront la fédération révolutionnaire de tous les quartiers, - La Commune fédérative. Et cette commune aura bien le droit de déclarer qu'elle ne s'arroge pas le droit de gouverner ni d'organiser la France, mais qu'elle appelle le peuple et toutes les communes, soit de la France, soit de ce qu'on appelait jusqu'à cette heure l'Etranger ". A Richard, à Lyon, il écrit le 23 août : " Si dans dix jours, il n'y a pas en France de soulèvement populaire, la France est perdue - Ah ! si j'étais jeune, je n'écrirais pas des lettres, je serais parmi vous ". ( FR, 478-479 )

Marx en 1875 dans sa " Critique du programme de Gotha " : " Entre la société capitaliste et la société communiste se situe la période de transformation révolutionnaire de celle-là à celle-ci. A quoi correspond une période de transition politique, où l'Etat ne saurait être autre chose que la dictature révolutionnaire du prolétariat " .

" La guerre civile en France " est un accident sans lendemain et " ne s'insère pas dans le système du socialisme scientifique " .

Marx le 12 avril à Kugelmann ( ES, 148-149 ) : " Deuxième faute : le Comité central résilia ses pouvoirs trop tôt, pour faire place à la Commune. Encore par un souci excessif " d'honnêteté " ! Quoi qu'il en soit, l'actuel soulèvement de Paris, même s'il succombe sous l'assaut des loups, des

porcs et des sales chiens de vieille société - est l'exploit le plus glorieux de notre parti depuis l'insurrection parisienne de juin ( 1848 ). Que l'on compare les Parisiens se lançant à l'assaut du ciel aux esclaves célestes du Saint-Empire romain prusso-germanique, avec ses mascarades posthumes et ses relents de caserne et d'église, de féodalité racornie et surtout de bourgeoisie philistine " .

En juillet 1905, dans " Deux Tactiques ", Lenine écrit les lignes suivantes qui, avec le coup de chapeau rituel, rejettent la Commune de Paris dans les ténèbres d'un passé révolu : " le mot " Commune " ne fait qu'encrasser les cerveaux d'un son lointain ou d'un son creux. Plus la Commune de Paris nous est chère, moins il nous est permis de l'invoquer tout court, sans examiner les fautes et les conditions particulières dans lesquelles elle se trouva placée... En un mot, qu'il s'agisse de la Commune de Paris ou de tout autre commune, vous devez dire : ce fut un gouvernement comme ne doit pas être le nôtre " .

On sait que Bakounine voyait dans la Commune " une négation audacieuse et bien prononcée de l'Etat " et dans sa lettre au journal " La Liberté " qui est un texte fondamental du bakouninisme, il écrit " L'effet de la Commune fut si formidable partout que les marxistes eux-même, dont toutes les idées avaient été renversées par cette insurrection, se virent obligés de tirer devant elle leur chapeau... Ce fut un travestissement vraiment bouffon, mais forcé : ils avaient dû le faire sous peine de se voir débordés et abandonnés de tous " . Et James Guillaume ( cité par

Daniel Guérin ) pose la question : " Y a-t-il là une conversion réelle de l'auteur du " Capital ", ou du moins un entraînement momentané auquel il a cédé sous le coup des événement ? Ou bien était-ce de sa part une habileté, afin de recueillir, par une adhésion apparente au programme de la Commune, le bénéfice du prestige qui s'attachait à ce nom ? " .